

Une histoire racontée Entretien avec Jacques Marcotte

Marcel Jean

Numéro 50-51, automne 1990

André Forcier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

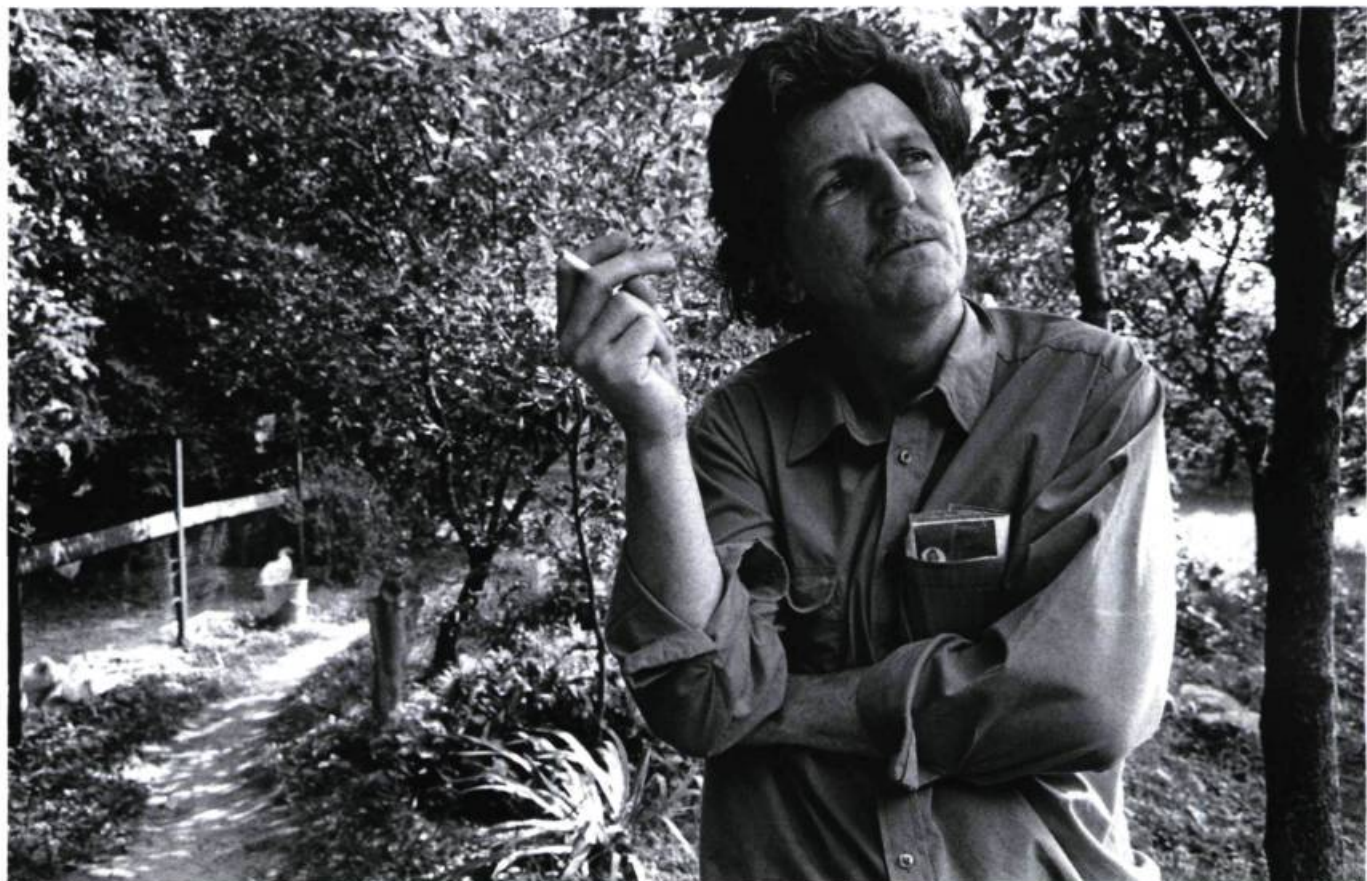
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jean, M. (1990). Une histoire racontée : entretien avec Jacques Marcotte. *24 images*, (50-51), 18–21.

UNE HISTOIRE RACONTÉE

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL JEAN



Jacques Marcotte

PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Céramiste et scénariste. Ainsi s'est longtemps défini Jacques Marcotte, l'un des plus fidèles complices d'André Forcier. Tantôt acteur, tantôt partenaire d'écriture, il est indissociable de l'univers poétique du cinéaste. Il fallait donc le rencontrer pour jeter un autre regard sur la genèse de ce cinéma unique.

24 images: *Votre collaboration avec André Forcier date de ses débuts. Comment a-t-elle commencé ?*

J. Marcotte: Ça remonte en 1967, au cégep Édouard-Montpetit. Forcier terminait son cours classique – à cette époque on était pris entre le cégep et le collège classique – et tournait *Le retour de l'immaculée Conception*. Il voulait que j'y tiennne un rôle. J'ai donc commencé en tant qu'acteur et c'est par la suite, avec *Bar Salon*, que nous avons commencé à écrire ensemble.

24 images: *Vous formez un tandem assez unique dans le cinéma québécois. Pour cette raison, on est porté à se demander si vous avez une méthode de travail particulière ?*

J. Marcotte: Il est évident que nous avons notre façon de travailler, qui tient compte des carences et des qualités de chacun. C'est cependant moins facile d'expliquer ce qui nous caractérise. Je pense que la chose la plus intelligente que je peux dire là-dessus, c'est que nous nous racontons des histoires. C'est-à-dire qu'avant de commencer à écrire, nous passons de longs moments à nous raconter, chacun notre tour, l'histoire à laquelle nous travaillons. Et dans nos récits nous essayons de nous surprendre, de nous prendre au jeu de raconter. De toute façon, c'est dans ma nature: j'ai toujours aimé les gens qui racontent des histoires. Fixer une histoire sur papier ne représente que la dernière étape.

24 images: *Mais qu'est-ce qui est à l'origine des histoires que vous vous racontez? Prenons Une histoire inventée, par exemple...*

J. Marcotte: À l'origine, il y a de tout: des anecdotes, des morceaux de vie, des observations, des choses qu'on a lues, etc. L'écriture ou la mise en forme de l'histoire impliquent avant tout un important processus de transposition. Dans le cas d'*Une histoire inventée*, j'avais un ami qui restait à Montréal et dont la voisine faisait beaucoup de bruit en faisant l'amour. À un point tel qu'on l'entendait à deux ou trois maisons de chez elle. À côté de ça, Pierre Benoît, dans son roman *L'Atlantide*, raconte l'histoire d'une femme merveilleuse qui voit tous les hommes qu'elle a connus mourir d'amour. Ensuite, il y a une amie de ma mère qui s'appelait Léopoldine Desruisseaux, puis encore une anecdote concernant une ancienne Miss Monde qui avait été poursuivie en justice et que plusieurs admirateurs avaient suivie au tribunal. C'est la transposition de tout cela, et de bien d'autres choses, qui a donné le personnage de Florence Desruisseaux, qui d'ailleurs s'appelle Florence parce qu'on voulait mettre dans le scénario la blague sur la différence entre Thetford Mines et Florence.

24 images: *Et est-ce que l'histoire racontée dans Une histoire inventée s'est beaucoup transformée en cours de route?*

J. Marcotte: Pas mal. Au début, c'était l'histoire d'une vieille femme qui, lorsqu'elle était mélancolique, voyait apparaître dans son salon le fantôme de son ex-amant, un trompettiste qui s'était suicidé après s'être fait casser les dents. Il y avait aussi l'histoire d'un jeune acteur qui rêvait d'aller à l'Actor's Studio. Et la vieille dame avait un fils qui se séparait de sa femme et qui, vivant une régression, s'en retournait vivre chez sa mère. Alors, la mère qui connaissait une jeune femme nommée Soledad cherchait à «ploguer» son fils avec elle pour s'en débarrasser. Mais le fantôme du trompettiste apercevait Soledad et, tombant amoureux d'elle, partait à sa poursuite dans la vie.

24 images: *On voit que les éléments sont là, mais organisés tout à fait autrement. Qu'est-ce qui fait qu'une histoire se transforme autant?*

J. Marcotte: La façon dont on travaille y est sans doute pour beaucoup. Ensuite, il y a les difficultés que nous rencontrons et que nous devons contourner. Dans ce cas précis, l'échec commercial de *Kalamazoo* nous a un peu échaudés par rapport à l'idée de jouer avec le fantastique, d'explorer la question de la perception des fantômes. On dépend aussi de toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises: l'entourage, le budget, etc.

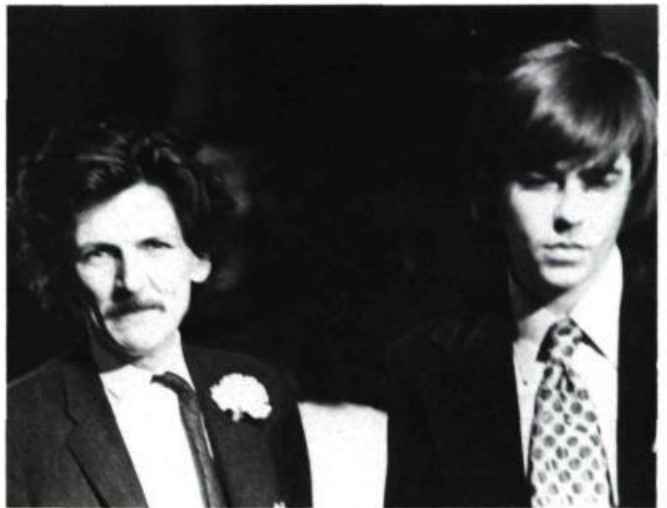
24 images: *Mais Kalamazoo s'était aussi beaucoup transformé. Je me souviens qu'à la sortie d'Au clair de la lune Forcier parlait de Kalamazoo comme d'un film racontant l'histoire d'un gang qui s'en va à Kalamazoo dans un taxi new-yorkais qui ne tourne qu'à gauche.*



André Forcier et Jacques Marcotte sur les lieux du crime. *Une histoire inventée*



Marcotte et Forcier sur le tournage de *L'eau chaude, l'eau froide* (1975).



Jacques Marcotte et André Forcier comédiens dans *Bar Salon* (1972).

J. Marcotte : Ça doit tenir au fait que nous travaillons sans but précis. Peut-être un peu comme un peintre qui pose des couleurs en se fiant à son intuition et qui voit la toile se transformer progressivement. Au début de *Kalamazoo*, il y avait une grande femme insomniaque qui allait de ville en ville en essayant de reconstituer un manuscrit de roman.

24 images : *On peut donc présumer que le film sur lequel vous travaillez actuellement va se transformer de la même façon. De quoi s'agit-il ?*

J. Marcotte : Le titre de travail est *El Donado*. Ça se passe dans un motel, un «truck stop», près de la frontière américaine. Le motel est tenu par deux hindous et l'un d'eux veut aller vivre sa vie aux États. Dans le motel habite depuis peu un hypnotiseur qui est en fuite parce qu'au cours d'un spectacle il n'a pas été capable de réveiller des gens qu'il a hypnotisés. Alors il est poursuivi. Il y a aussi une jeune fille qui travaille au motel et qui est amoureuse du plus jeune des hindous. Elle habite chez sa tante, une religieuse qui vit avec trois autres sœurs dans un immense couvent. Elles sont aux prises avec un évêque qui voudrait s'approprier leurs biens. Voilà le point de départ.

24 images : *Est-ce qu'il y a des films que vous n'avez pas faits ?*

J. Marcotte : Il y a des histoires qu'on s'est racontées sans les

écrire. Elles sont nombreuses. Mais des films qui n'ont pas été faits, il n'y en a eu que deux : *Madame F.* et *Sweet Cancer*. *Sweet Cancer*, c'était avant ou après *Bar Salon*, je n'en suis plus sûr. C'était l'histoire d'un gars qui vendait des saucisses à hot dog et qui conduisait une Cadillac blanche. Je pense que ça se passait dans le coin du Lac St-Jean. Tandis que *Madame F.*, c'est l'histoire d'une grosse madame qui était cartomancienne et qui, en «side line», était avorteuse. Elle allait se promener dans les îles de Boucherville avec un de ses amis, un gars délicat, qui l'amenait à la chasse aux papillons.

24 images : *À part un peu de consultation, vous n'avez travaillé qu'avec Forcier. Avez-vous eu envie de raconter vos propres histoires ?*

J. Marcotte : Mais... ce sont mes histoires. Je n'ai pas tant d'autres choses que ça à dire. J'aurais pu travailler avec d'autres, mais l'occasion ne s'est pas présentée. On s'est plutôt contenté de m'utiliser, si je puis dire, comme consultant.

24 images : *Et votre travail d'acteur chez Forcier, dans des films comme Bar salon et Night Cap, il se fait dans la continuité de votre travail de scénariste ?*

J. Marcotte : J'ai joué dans des films qui étaient pratiquement des films de gang. Quand l'encadrement est devenu plus professionnel, avec les horaires de tournage et toute l'infras-

L'eau chaude, l'eau froide. La bascule de Polo (Jean Lapointe au centre). À droite, Jacques Marcotte dans le rôle de Victor



structure, je me suis retiré. *Kalamazoo* a été très difficile pour moi en tant qu'acteur. J'ai besoin d'une atmosphère amicale, presque familiale.

24 images: *Pourtant vous avez été très présent sur le plateau d'Une histoire inventée?*

J. Marcotte: Oui, mais c'est à d'autres titres. J'ai travaillé au casting, puis j'ai aidé au contact avec les acteurs en travaillant avec eux, en les faisant répéter. Je me suis aussi occupé, avec Claudio Luca, de la deuxième caméra lors de la scène du cimetière. J'ai également donné un coup de main pour les scènes au théâtre.

24 images: *Vous êtes passé de deux films où l'univers était fantastique, voire magique, deux films qui étaient centrés sur peu de personnages – Bert et Frank dans Au clair de la lune, Félix Cotnoir dans Kalamazoo – à l'univers plus réaliste d'Une histoire inventée, univers qui va de pair avec une véritable mosaïque de personnages. Comment expliquez-vous cela?*

J. Marcotte: Je pense que le ton, ou le rythme d'Une histoire inventée est beaucoup plus proche de *L'eau chaude l'eau frette*. Ça tient pour une bonne part à nos craintes à la suite de *Kalamazoo*, que je vous ai déjà exprimées, et ça tient aussi au fait qu'il s'agit d'un film d'un autre genre: c'est une fresque.

Je dois d'ailleurs dire que quand on était jeunes, Forcier et moi, on avait un rêve: faire une fresque sur la Rive-Sud. Parce qu'on dit souvent que les gens de la Rive-Sud ne sont pas comme les Montréalais, ce qui est peut-être vrai étant donné que ce ne sont pas des insulaires, qu'ils sont rattachés au continent.

24 images: *Et qu'est-ce qui caractérise la fresque au cinéma?*

J. Marcotte: D'abord il faut quelque chose qui unit les éléments. La fête d'un shylock, par exemple, si on pense à *L'eau chaude l'eau frette*. Ensuite, dans une fresque, chaque personnage aide à faire comprendre les autres. C'est un genre qui libère de l'obligation de s'en tenir à un thème et à la progression de la psychologie des personnages principaux. On peut englober la société. Dans *Une histoire inventée*, on a toutes sortes de relations amoureuses: Gaston et Soledad, Tibo et Soledad, Gaston et Florence, Gros-Pierre et Florence, Florence et ses amants, Lanteigne et Nicole, etc. Il y a un jeu de miroirs qui unit ces relations, les éclaire. Mais, à travers cela, il faut s'en tenir à une relation de base: Florence aime Gaston qui ne l'aime pas, mais l'aimera peut-être un jour. Le défi, avec cette forme, est d'éviter que les personnages secondaires fassent trop d'ombre à ceux qui portent l'histoire. ■

Bar Salon. Robert (Jacques Marcotte) et Charles (Guy L'Ecuyer).

